

L'ANNÉE DERNIÈRE, en novembre, un livre m'a sauvé la vie. Je sais que cela semble très peu vraisemblable. Certains pourraient trouver extravagant ou mélodramatique que je dise ce genre de chose. Malgré tout, c'est précisément ce qui s'est passé.

Pourtant, personne n'avait visé mon cœur ; la balle n'était pas venue se ficher miraculeusement entre les pages d'une épaisse édition reliée en cuir des poèmes de Baudelaire, comme on le voit parfois dans les films. Je ne mène pas une existence aussi palpitante.

Non, mon imbécile de cœur avait déjà été blessé. Un jour qui ressemblait à tous les autres.

Je m'en souviens encore avec précision. Les derniers clients du restaurant – un groupe d'Américains plutôt bruyants, un couple japonais discret et quelques Français qui discutaient avec passion – s'attardaient comme toujours, et les Américains s'étaient léché les lèvres avec beaucoup de « aaah » et de « oooh » en dégustant le gâteau au chocolat.

Après avoir servi le dessert, Suzette avait demandé, comme à son habitude, si j'avais encore besoin d'elle, puis elle s'était hâtée de partir, heureuse. Et Jackie était mal luné, comme à son habitude. Cette fois, il s'était emporté au sujet des usages alimentaires des touristes et il avait levé les yeux au ciel tout en flanquant bruyamment les assiettes vides dans le lave-vaisselle.

– Ah, ces Américains ! Ils ne comprennent *rien* à la cuisine française, rien du tout ! Ils mangent toujours la décoration... Pourquoi faut-il que je travaille pour des barbares, j'aurais bien envie de tout balancer, ça me met en rogne !

Il avait détaché son tablier et m'avait lancé son « bonne nuit » d'un ton bougon avant d'enfourcher son vieux vélo et de disparaître dans la nuit froide. Jackie est un chef remarquable et je l'aime beaucoup, même s'il avance toujours précédé de son air grincheux, comme il porterait une marmite de bouillabaisse. Il officiait déjà au Temps des cerises quand le petit restaurant aux nappes à carreaux rouge et blanc, situé rue Princesse, un peu à l'écart de l'animation du boulevard Saint-Germain, appartenait encore à mon père. Papa aimait cette vieille chanson, si belle et fugace, cet air à la fois optimiste et légèrement mélancolique autour d'amants qui se trouvent et se perdent. Et bien que les insurgés l'aient adoptée ensuite pour en faire leur hymne, symbole de renouveau et de progrès, je crois que la véritable raison pour laquelle mon père avait baptisé ainsi son restaurant était moins liée à la mémoire de la Commune de Paris qu'à des souvenirs bien personnels.

Voilà le lieu où j'ai grandi. Après l'école, quand j'étais assise dans la cuisine avec mes cahiers, dans le tintamarre des poêles et des casseroles, au milieu de mille odeurs prometteuses, je pouvais être sûre que Jacquie avait une petite gourmandise pour moi.

Jacquie (qui s'appelle en réalité Jacques Auguste Berton) est originaire de Normandie, où l'on peut voir l'horizon, où l'air a le goût de l'iode et où la mer infinie, dominée par les jeux inlassables du vent et des nuages, se dévoile entièrement à la vue. Plus d'une fois par jour, il m'assure qu'il aime regarder au loin, *au loin*! Parfois, il se sent à l'étroit dans Paris, la ville lui apparaît trop bruyante, et il rêve de retrouver sa côte.

– Une fois qu'on a dans les narines les parfums de la Côte Fleurie, comment se sentir bien dans les gaz d'échappement parisiens, tu peux me le dire?!

Il agite son couteau à viande et me fixe d'un air réprobateur, avant de repousser d'un geste impatient les cheveux sombres qui retombent sur son front et qui – je m'en aperçois avec émotion – sont de plus en plus parsemés de fils argentés.

Il y a des années, cet homme trapu aux grandes mains montrait à une jeune fille de quatorze ans, longues tresses blond foncé, comment préparer la crème brûlée parfaite. C'était le premier plat avec lequel j'avais impressionné mes amies.

Bien entendu, Jacquie n'est pas *n'importe quel* cuisinier. Jeune homme, il a œuvré dans la célèbre Ferme Saint-Siméon à Honfleur, cette petite ville à la lumière si particulière – refuge des peintres et des artistes.

– Ça avait déjà un peu plus d'allure, ma chère Aurélie.

Jacquie a beau pester, je souris sans rien dire parce que je sais qu'il ne me laisserait jamais tomber. Ce fut le cas l'année dernière, en ce mois de novembre où le ciel était blanc comme du lait, où les gens marchaient d'un pas pressé dans les rues, d'épaisses écharpes en laine autour du cou. Un mois de novembre bien plus froid que tous ceux que j'avais connus à Paris. À moins que ce ne fût qu'une impression?

Mon père était mort, quelques semaines plus tôt. Sans crier gare, son cœur avait décidé d'arrêter de battre. Jacquie l'avait trouvé un après-midi, en ouvrant le restaurant.

Papa était étendu paisiblement par terre. Entouré de légumes frais, de gigots d'agneau, de coquilles Saint-Jacques et de fines herbes qu'il avait achetés le matin au marché.

Il m'a légué son restaurant, les recettes de son fameux Menu d'amour, qui lui aurait permis de gagner l'amour de ma mère (comme elle est morte quand j'étais très petite, je ne saurai jamais s'il m'a raconté des bobards), et quelques phrases bien senties sur la vie. Il avait soixante-huit ans, et je trouvais que c'était bien trop tôt. Mais les personnes qu'on aime meurent toujours trop tôt, quel que soit leur âge.

«Les années ne signifient rien. Seul compte ce que tu en fais», avait déclaré un jour mon père, en déposant des roses sur la tombe de ma mère.

Cet automne-là, tandis que je marchais sur ses traces, un peu abattue mais déterminée, je me rendis compte que j'étais désormais seule au monde, pour ainsi dire, et cette révélation me heurta de plein fouet.

Dieu merci, j'avais Claude. Il était décorateur de théâtre et l'immense bureau placé sous la fenêtre de son petit atelier, quartier de la Bastille, croulait toujours sous les dessins et les modèles réduits en carton. Quand il avait une commande importante, il lui arrivait de disparaître pendant quelques jours. «Je ne serai pas disponible la semaine prochaine», disait-il alors, et je devais accepter qu'il ne réponde pas au téléphone et n'ouvre pas la porte, même si je me pendais à la sonnette. Peu de temps après, il réapparaissait, comme si de rien n'était. Tel un arc-en-ciel, superbe et insaisissable, il m'embrassait sur la bouche avec fougue, m'appelait «ma petite», et le soleil jouait à cache-cache avec ses boucles blond doré.

Puis il me prenait par la main, m'entraînait à sa suite et me présentait ses croquis, le regard vacillant. Il ne fallait rien dire.

Un jour, alors que je ne connaissais Claude que depuis quelques mois, j'avais commis l'erreur d'exprimer spontanément mon point de vue. La tête penchée, j'avais réfléchi à voix haute, me demandant ce qu'on pouvait encore améliorer. Claude m'avait fixée, consterné, ses yeux d'un bleu translucide semblaient sur le point de déborder et il avait envoyé valser, d'un mouvement vif de la main, tout ce qui se trouvait sur son bureau. Des tubes de peinture, des crayons, des feuilles, des pots, des pinceaux et des petits bouts de carton avaient été projetés en l'air comme des confettis. La fragile maquette de scène du *Songe d'une nuit d'été* de Shakespeare, fruit d'un travail méticuleux, s'était brisée en mille morceaux.

Depuis, je gardais pour moi mes remarques critiques.

Claude était très impulsif, d'humeur très changeante, très tendre et très particulier. Tout en lui était « très », il ne semblait pas y avoir de juste milieu.

À l'époque, nous étions ensemble depuis deux ans environ et il ne me serait jamais venu à l'idée de remettre en question ma relation avec cet homme compliqué et extrêmement original. Après tout, quand on y regarde de plus près, chacun d'entre nous a ses complexités, ses fragilités et ses manies. Il y a des choses que nous faisons, ou des choses que nous ne ferions jamais, ou seulement dans des circonstances précises. Des choses dont les autres rient, à propos desquelles ils secouent la tête, s'étonnent.

Des choses étranges qui n'appartiennent qu'à nous.

Moi, par exemple, je collectionne les pensées. Dans ma chambre, un mur est couvert de bouts de papier de toutes les couleurs, chargés de pensées éphémères que j'ai fixées pour ne pas les perdre. Des pensées sur des conversations surprises au café, sur les rituels et leur importance, des pensées sur les baisers dans les parcs, la nuit, sur le cœur et sur les chambres d'hôtel, sur les mains, les bancs de jardin, les photos, des pensées sur les secrets et leur révélation, sur la lumière dans les arbres et sur le temps, quand il s'arrête.

Mes petites notes sont collées au papier peint clair comme des papillons tropicaux, ce sont des moments capturés qui ne servent à rien, sinon à rester près de moi. Quand j'ouvre la porte du balcon et qu'un léger courant d'air traverse la pièce, ils tremblent un peu, comme s'ils voulaient s'envoler.

– Qu'est-ce que c'est que ça?! – Claude avait haussé les sourcils, incrédule, lorsqu'il avait vu ma collection de papillons pour la première fois. Il s'était arrêté devant le mur et avait lu quelques pensées, intéressé. – Tu veux écrire un livre?

J'avais rougi et secoué la tête.

– Mon Dieu, non! Je fais ça... – Il avait fallu que je réfléchisse un moment, sans trouver d'explication vraiment convaincante. – Tu sais, je fais ça sans raison. Comme d'autres prennent des photos.

– Tu ne serais pas un peu farfelue, ma petite? avait demandé Claude, avant de glisser sa main sous ma jupe. Ça ne fait rien, rien du tout, moi aussi je suis un peu fou... – Il avait effleuré mon cou avec ses lèvres et j'avais senti une vague de chaleur m'envahir. – ... de toi.

Quelques minutes plus tard, nous étions couchés sur le lit, mes cheveux s'emmêlaient dans un désordre magnifique, le soleil filtrait à travers les rideaux à moitié tirés et dessinait de petits cercles tremblants sur le plancher. Finalement, j'aurais pu fixer au mur un nouveau bout de papier: *L'amour l'après-midi*, mais je m'étais abstenue.

Claude avait faim. Je nous avais préparé une omelette, et il avait affirmé qu'une fille capable de faire de ce genre de plat un délice pouvait se permettre n'importe quelle manie.

À ce propos... Chaque fois que je suis malheureuse ou agitée, j'achète des fleurs. Naturellement, je les apprécie aussi quand je suis heureuse, mais les jours où tout va de travers, elles sont pour moi comme le début d'un ordre nouveau.

Je dispose quelques campanules bleues dans un vase, et je vais mieux. Je plante des fleurs sur mon vieux balcon de pierre, qui donne sur la cour, et j'éprouve aussitôt le sentiment gratifiant d'accomplir un acte

chargé de sens. Dérouler le papier journal, débarrasser précautionneusement les plantes de leurs récipients en plastique et les placer dans des pots m'absorbe tout entière. Quand mes doigts plongent dans la terre humide et la creusent, tout devient très simple. J'oppose à mes soucis des cascades de roses, d'hortensias et de glycines.

Dans ma vie, je n'aime pas le changement. J'emprunte toujours le même itinéraire quand je vais au boulot, il y a un banc aux Tuileries que je considère secrètement comme *mon* banc.

Et quand je suis dans un escalier plongé dans le noir, je ne me retourne jamais : j'ai le sentiment indéfini qu'on me guette et qu'on chercherait à m'attraper si je jetais un coup d'œil en arrière.

Je n'en ai parlé à personne, pas même à Claude. Je crois qu'à l'époque, il ne m'a pas tout raconté non plus.

Pendant la journée, nous tracions tous les deux notre chemin. Je ne savais pas toujours avec précision ce que Claude faisait le soir, quand je travaillais au restaurant. Peut-être ne voulais-je pas le savoir non plus. Mais la nuit, quand la solitude descendait sur Paris, quand les derniers bars fermaient et que quelques noctambules marchaient dans les rues en frissonnant, j'étais allongée entre ses bras et je me sentais en sécurité.

Ce soir-là, lorsque j'éteignis les lumières et que je me mis en route, avec une boîte de macarons, je ne me doutais pas encore que mon appartement serait aussi vide que mon restaurant. C'était, comme je l'ai dit, un jour qui ressemblait à tous les autres.

Sauf que Claude était sorti de ma vie en trois petites phrases.

(...)



Nicolas Barreau, *Le Sourire des femmes*

Roman traduit de l'allemand par Sabine Wyckaert-Fetick

288 pages | 18 € | ISBN 978-2-35087-246-9

© Éditions Héloïse d'Ormesson, 2014 | www.heloisedormesson.com